

BERTRAND DUCCINI

**Djihadisme,
une
pornographie
de la violence**

DJIHADISME, UNE PORNOGRAPHIE DE LA VIOLENCE

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2021
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4257-7

Bertrand Duccini

**Djihadisme,
une pornographie de la violence**

éditions de l'aube

À la mémoire de Jean-Daniel Causse

À ma femme

Abréviations bibliographiques

Les références abrégées sous la forme OCF renvoient aux *Œuvres complètes* de Sigmund Freud, établies sous la direction scientifique d'André Bourguignon, Jean Laplanche et Pierre Cotet étant directeurs de la publication.

Sont citées :

OCF VI : 1901-1905, Paris, PUF, 2006

OCF VIII : 1906-1908, Paris, PUF, 2007

OCF IX : 1908-1909, Paris, PUF, 1998

OCF XI : 1911-1913, Paris, PUF, 2009

OCF XII : 1913-1914, Paris, PUF, 2005

OCF XV : 1916-1920, Paris, PUF, 2002

OCF XVI : 1921-1923, Paris, PUF, 2010

OCF XVIII : 1926-1930, Paris, PUF, 2005

OCF XX : 1937-1939, Paris, PUF, 2010

1

Sexe et civilisation : quelques repères

« L'homme de croyance et de piété est éminemment protégé contre le danger de certaines affections névrotiques; l'adoption de la névrose universelle le dispense de la tâche de former une névrose personnelle. »

SIGMUND FREUD¹

Tous névrosés ?

Qui n'a pas été frappé par l'étrangeté de la « nature humaine », par l'anomalie qu'elle représente au sein du règne animal, par l'inadaptation de notre faible constitution aux forces aveugles de la nature ? À l'évidence, l'homme est un animal *dénaturé*, pour le meilleur ou pour le pire. Face à cette inadéquation relative à l'ordre naturel, l'homme, en revanche, est créateur : il déploie son énergie dans des œuvres culturelles, dans l'ensemble des réalisations qu'on appelle la « civilisation ». Il crée des lois pour

1. Sigmund Freud, *L'avenir d'une illusion* [1927c], OCF XVIII, p. 185.

régler ses rapports à l'autre et organiser la vie en société en dépassant l'instinct et la satisfaction immédiate. L'homme civilisé accepte des contraintes et des règles qui limitent ses désirs, qui les civilisent. C'est ce que la psychanalyse appelle la « castration » : le fait d'accepter, bon gré mal gré, de se voir opposer des limites, de détourner l'énergie vitale, sexuelle en son origine, vers des buts collectifs plus élevés que la simple reproduction du groupe et la satisfaction des besoins. Ce détournement de la pulsion est ce que Freud a appelé la « sublimation ». Chez certains, elle est totale, ils consacrent toute leur énergie, sans compter, à une grande œuvre, ils se vouent entièrement à un art ou à un projet. Pour la majorité d'entre nous, la sublimation n'est que partielle. Une part importante de la pulsion demeure attachée à des représentations sexuelles, qui doivent être refoulées dans l'inconscient pour permettre à la vie quotidienne de suivre son cours. Cependant, ce refoulement laisse échapper ici et là quelques « rejets » sous forme de symptômes divers, d'actes manqués, de lapsus, de rêves : c'est le « retour du refoulé », caractéristique de la névrose. Nous serons bref sur ce sujet, mais il nous faut en dire quelques mots pour comprendre la particularité de notre société actuelle.

Pendant les premiers instants de sa vie, avant de pouvoir porter son intérêt sur le monde qui l'entoure, l'enfant investit toute son énergie sur sa propre personne, qu'il ne distingue pas de sa mère. Il forme avec elle une dyade qui est pour lui *le monde entier*. Il n'y a rien d'autre. C'est le temps du « narcissisme primaire ». Peu à peu, par l'appropriation de ses sens perceptifs, il va continuer à s'intéresser à son corps, à ressentir la faim, la peur, à se mettre à l'abri, à rechercher des plaisirs, mais il va aussi s'intéresser à l'extérieur, aux autres. Une partie de sa libido se détache de lui-même et s'investit sur des objets. L'illusion narcissique

d'être le monde entier tombe alors, sous l'effet de ce qu'on appelle la « métaphore paternelle » : l'enfant admet qu'un autre que lui-même captive sa mère – son homme, son mari, son amant, son travail, ses amis, etc., cette « métaphore » se décline à l'infini. L'enfant « défusionne » d'avec sa mère et s'intéresse aux autres parce qu'il a compris que sa mère est une personne différente de lui-même et que, par conséquent, elle s'intéresse à d'autres. On parle de « métaphore » parce que le père est le personnage choisi pour symboliser tout ce qui intéresse la mère en dehors de son enfant, mais cela va évidemment bien au-delà de la simple personne du père – lorsqu'il n'est pas tout simplement absent.

La métaphore paternelle active des jeux d'identification et d'érotisation avec les parents qu'on appelle le « complexe d'Œdipe ». L'enfant y expérimente inconsciemment les positions féminine et masculine, active et passive, ainsi que les désirs hétérosexuel et homosexuel. Au sortir de ce parcours, il aura plus ou moins acquis à la fois son « identité sexuelle » – homme ou femme – et son « choix d'objet sexuel » – homosexuel, hétérosexuel, et toutes les nuances entre les deux.

Le complexe d'Œdipe signe donc l'entrée en scène du « père » et des figures métaphoriques du père, ce père castrateur qui pose symboliquement un interdit sur le premier désir de l'enfant, celui de rester dans la fusion avec sa mère. La métaphore paternelle enclenche le mécanisme du refoulement, et met en route aussi le processus de la civilisation : ignorant désormais son désir initial, qu'il a refoulé, l'enfant peut s'investir dans des activités civilisées. Cependant, ce qui reste de son désir de fusion avec sa mère ressurgit de temps en temps sous forme de symptômes névrotiques, et l'individu, une fois adulte, ressentira aussi un sentiment de culpabilité auquel il ne saura pas vraiment trouver une

cause, parce qu'il est lié en réalité à ce désir tabou désormais refoulé. Cette structure du désir et du refoulement nous explique comment on a pu parler de « névrose ordinaire » : c'est la voie normale du développement humain civilisé que d'être plus ou moins névrosé.

Tout ce que désire un être humain, la puissance, la carrière, la richesse, telle chose ou telle personne, tout se fonde sur des représentations refoulées et inconscientes. Incapable d'accéder à cette vérité qui concerne ce qu'il a de plus intime, l'être humain se fabrique une personnalité, un ensemble de masques et de rôles qui le flattent et lui permettent d'interagir en société. Le succès des tests de personnalité prouve à quel point nous avons besoin qu'on nous dise qui nous sommes. Hélas, Freud a fait tomber l'espoir de parvenir à la pleine connaissance de ce que nous désirons puisque, selon son expression, « le moi n'est pas maître dans sa propre maison¹ » : l'injonction socratique « connais-toi toi-même » en prend un coup. Le refoulement façonne en effet un être humain à tendance névrotique qui ignore ce qu'il veut réellement et qui subit ses actes plus qu'il ne les commande. La vie quotidienne nous offre d'ailleurs de nombreuses occasions de mesurer l'écart entre ce que nous désirons consciemment – le Bien, la Paix, l'Entente – et ce que nous faisons concrètement, l'écart entre notre bonne volonté et nos actes.

Outre cette manière névrotique qui consiste à s'ignorer soi-même, il y a une autre façon d'être au monde, ou plutôt – ce qui revient au même – de protester contre la domestication de la pulsion par le processus culturel : c'est

1. Sigmund Freud, *Une difficulté de la psychanalyse* [1917a], OCF XV, p. 50.

la perversion. Il y aurait certes mille manières de définir la perversion¹, mais pour les besoins de notre propos, retenons ceci : la perversion est la tendance du sujet humain à ne pas accepter la règle de la castration qui nous oblige à abandonner le fantasme incestuel d'union avec la mère. Le pervers procède du « déni de la castration » : il refuse les limites que la civilisation impose à son désir. En ce sens, un penchant pervers réside cependant en chacun de nous. Nous rechignons toujours plus ou moins à nous soumettre aux limites qui nous sont imposées par notre condition. Or la première des castrations que le sujet humain subit, c'est de n'être qu'un homme, ou qu'une femme, et non les deux. La castration consiste à accepter de ne pas tout savoir, de ne pas avoir accès à la totalité de l'expérience humaine. Ce qui est irrémédiablement hors de portée, du fait même de la sexuaction de l'individu, c'est la complétude, la totalité. L'être humain est un être séparé : de l'Autre maternel, et de l'Autre sexuel. Du fait de la castration, nous ne pouvons pas nous unir à notre propre origine, ni à nous-mêmes, ni même complètement à l'Autre. Le pervers en revanche proclame : « Je peux être homme et femme, je peux remonter à ma propre origine, je peux maîtriser ma propre conception, donc je peux maîtriser toute forme de désir. »

La sexualité du pervers se déploie sous le signe de la subversion des limites et des normes : inceste, zoophilie, pédophilie, etc., autrement dit, tout ce qui outrepassa la castration. Sa toute-puissance consiste à expérimenter la réunion de la conséquence avec la cause, du généré avec

1. Pour une vision novatrice et détaillée du sujet pervers, nous renvoyons au remarquable ouvrage de Pierre-Henri Castel, *Pervers, analyse d'un concept* suivi de *Sade à Rome*, Montreuil-sous-Bois, Ithaque, 2014.

le géniteur, de la manifestation avec le principe, de la tête avec la queue. C'est le fantasme d'être soi-même son propre principe. Un dieu né de lui-même, voilà le pervers. Comme Sade, il développe une rhétorique de l'*ordre naturel* pour justifier son entreprise résolument dirigée contre la culture. Le pédophile soutiendra par exemple que l'accouplement avec un enfant est un acte naturel que la société bourgeoise ne condamne que par puritanisme.

Ou tous pervers ?

Nous devons admettre que notre imaginaire caresse inconsciemment des images inavouables et dérangeantes où les choses ne sont pas vraiment à leur place. La simple vue de la nudité ne peut suffire à susciter un désir durable : il nous faut recourir, plus ou moins consciemment, à des scénarios imaginaires. Or ces scénarios ne mettent pas en scène le simple coït, mais des situations ou des objets parfois bien éloignés de la reproduction sexuelle. Le fétichiste, même léger, rêvera de pieds, de bas Nylon, de lingerie, de talons, tandis que le masochiste frémera d'excitation à l'idée d'un fouet, de cuir ou de latex, d'une situation humiliante. D'autres encore se perdent en rêveries incestuelles : femmes cougars, hommes âgés, éphèbes ou toutes jeunes filles, etc. L'imaginaire sexuel est sans limites concernant les variations, mais les thèmes sont invariables : ils sont tous situés dans le registre de la perversion. Nous disons ainsi que le fantasme non pervers possède un scénario pervers.

Cela provient du fameux « complexe d'Œdipe » : le parent ayant été l'objet du premier désir de l'enfant, celui-ci en reste marqué à vie et cherche toujours à retrouver cette illusion idéale, l'illusion d'être son propre père et sa propre mère, au moment précis de leur réunion sexuelle. Voilà ce

qui se trouve au cœur de la recherche perverse comme du fantasme sexuel. La pensée perverse demeure marquée par cette subversion fondamentale des places et cette volonté de maîtriser sa propre origine.

Si le marquis de Sade choisit la sodomie comme étalon de la perversion, c'est précisément parce qu'elle représente la manière la plus simple, la plus accessible et la plus universelle de subvertir l'ordre social – qui n'est rien d'autre, en dernière instance, qu'un ordre sexuel. L'acte sodomite est donc blasphématoire par essence. Les sectes gnostiques s'étaient ainsi attiré les foudres de l'orthodoxie par leur sexualité subversive bien plus que par leur cosmologie alambiquée¹. La pratique rituelle de la sodomie faisait partie des cérémonies de nombreuses sectes gnostiques afin d'accéder à la Connaissance, c'est-à-dire l'union avec le Principe. Acte de séduction-pénétration, la sodomie a pour but de procurer le plaisir de la subversion, car c'est bien par la découverte de la chair que se fait la connaissance du Bien et du Mal, d'après la Genèse. Le serpent est donc l'animal phallique de la première pénétration et de la première subversion.

L'ambivalence de l'acte sodomite est toutefois à remarquer : pour la société, la sodomie n'est pas problématique en tant que telle, elle ne remplace pas, donc ne menace pas, l'ordre reproductif. Ce qui est au cœur du problème, c'est la position passive de l'homme. Voilà ce qui dérange l'ordre social. Cela se démontre aisément par l'usage qui est fait de l'injure « enculé ». Étrangement, cette insulte se conjugue

1. Voir *Adversus Haerese* de saint Irénée de Lyon, les *Philosophumena* de saint Hippolyte de Rome, ou encore le *Panarion* de saint Épiphane de Chypre.

aussi à la voie active – « je t'encule » –, par quoi l'injurier semble s'injurier lui-même : il se traite d'homosexuel, de « pédé ». Mais cela n'est rien, car la véritable injure n'est pas d'avoir des relations homosexuelles, mais d'y occuper la place passive, d'être féminisé. Profitons-en pour tordre le cou à l'idée d'une « homosexualité grecque¹ ». Dans *Le Banquet*, Platon examine les différences entre les cités concernant la législation de la sexualité. Certaines punissent la sodomie, tandis que d'autres non. Finalement, écrit-il, la plupart d'entre elles adoptent une position ambiguë². Ainsi la dureté des lois spartiates envers la sodomie ne s'oppose-t-elle qu'en apparence à la tolérance athénienne. À Athènes, en réalité, la passivation de l'homme est tout aussi inadmissible. Ce qui est toléré, c'est le jeu de séduction entre l'homme mûr, ou le maître, et l'éphèbe, ou le disciple. Ce dernier, objet

1. Sur ce sujet, voir George Devereux, « Greek pseudo-homosexuality and the "Greek miracle" », *Symbolae Osloenses*, 42 (1968), ainsi que les travaux de Michel Foucault dans *La volonté de savoir* (Paris, Gallimard, 1976), et *L'usage des plaisirs* (Paris, Gallimard, 1984). On peut cependant faire le reproche à Foucault de fonder ses vues exclusivement sur des sources philosophiques (Platon, Xénophon, Aristote), ce qui l'a sans doute conduit à exagérer la tolérance grecque vis-à-vis de l'homosexualité. Voir à ce sujet David J. Cohen, *Law, sexuality, and society: the enforcement of morals in classical Athens* (Cambridge, Cambridge University Press, 1991). Pour approfondir la question de l'émergence, dans les années 1970, du concept d'« homosexualité grecque », on consultera David Halperin, *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec* (Paris, EPEL, 2000 [1989]); John Winkler, *The constraints of desire: the anthropology of sex and gender in Ancient Greece* (New York, Routledge, 1989), Kenneth James Dover, *Homosexualité grecque* (Grenoble, La Pensée sauvage, 1980 [1978]).

2. Platon, *Le banquet*, 183.

de la convoitise du maître, doit déployer un art de l'esquive et éviter d'être soumis à la passivation par l'acte lui-même, tandis que du côté du maître, la concupiscence pure et simple doit céder devant la contemplation platonique de la beauté. L'acte sodomite lui-même n'est pas le but de cette prétendue « homosexualité grecque ». En effet, la sodomie semble avoir toujours été le critère de la distinction entre le principe actif masculin et le principe passif féminin. Pour un Athénien, il est impensable et intolérable qu'un homme s'adonne à des activités féminines passives, indépendamment de sa vie sexuelle. Ce qui se joue dans la sodomie est en réalité la différence de polarité entre l'actif et le passif. Dans ses études sur la Kabylie, Bourdieu a montré la permanence depuis l'Antiquité de l'équivalence, dans les sociétés méditerranéennes, entre l'intérieur, le féminin et la honte, d'un côté, et l'extérieur, le masculin et l'honneur, d'un autre côté. L'homme « d'intérieur » est aussi déshonoré que la « femme publique », et tout aussi condamnable.

Il y avait ainsi à Athènes deux types de procédures judiciaires : la *dikè*, procédure privée à l'initiative de la personne ou de la famille lésée, et la *graphè*, procédure publique à l'initiative de la Cité. Chose qui pourrait nous surprendre aujourd'hui, le meurtre était instruit à partir d'une *dikè*, car considéré comme une affaire familiale, tandis que l'adultère ressortissait de la *graphè*, car considéré comme une affaire publique ! Comment expliquer cette étrangeté ? En réalité, c'est très simple. Du fait qu'il menace la paternité, l'adultère brouille l'ordre symbolique sur lequel la Cité est fondée. Il est pire que le viol, car non seulement la femme s'attache à son amant, ce qui a pour effet d'atteindre profondément la *philia*, l'amour confraternel et amical entre les citoyens, mais de plus, les rapports sexuels étant répétés, le risque de

paternité bâtarde est augmenté¹. On comprend ainsi pourquoi l'homme cocu n'est pas puni par la loi s'il se venge en tuant l'amant de sa femme, mais y est même encouragé².

Dans la perspective de la préservation de l'ordre sexuel symbolique, on comprend la parenté entre la sodomie et l'émascation, en particulier avec l'acte qui consiste à mutiler un mort en lui introduisant les parties génitales sectionnées dans la bouche, qui a été particulièrement utilisé par les *moudjahidines* en Algérie, aussi bien dans leur lutte contre la colonisation au XIX^e siècle que dans la guerre d'indépendance ou lors de la « décennie noire » des années 1990. Celui-ci consiste aussi en une dévirilisation. L'émascation empêche symboliquement que le mort ne soit érigé en héros. Toute *érection*, à quelque degré que ce soit, est rendue impossible. Dégradé dans sa virilité, tout honneur lui est désormais interdit, et il reste humilié à jamais. Son corps, même mort, est devenu indigne. Par ailleurs, introduire dans la bouche du mort son propre sexe sectionné correspond à redoubler la sodomie, par une triple subversion : subversion des orifices, subversion des places, et subversion de la vie. Tout d'abord, la bouche de l'homme pénétrée par le pénis devient analogue au sexe féminin, ce qui est le comble de

1. Voir Aristote, *Politique*, 59, 2-4.

2. Dans les faits, cette vengeance n'était pas appliquée avec tout le zèle théorique de la loi, et Bourdieu nous a montré qu'on exagère souvent la prévalence, dans les sociétés méditerranéennes anciennes et modernes, des « crimes d'honneur ». À Athènes, sur la fin de la période classique, certains maris cocus tiraient profit de l'adultère de leur épouse en extorquant de l'argent au séducteur. Il s'agissait même parfois d'un véritable proxénétisme – puni par la loi. Aristote décrit même l'adultère comme une activité de nouveaux riches ayant les moyens de dédommager le mari cocu (*Rhétorique*, 1372a, 1391a).